

Copie de conservation et de diffusion, disponible en format électronique sur le serveur WEB du CDC :

URL = <http://www.cdc.qc.ca/prospectives/3/thur-3-6-1967.pdf>

Article revue *Prospectives*, Volume 3, Numéro 6.

*** SVP partager l'URL du document plutôt que de transmettre le PDF ***

L'éducation, le changement et la société contemporaine

par Livia THÜR *

ACADÉMICIEN depuis longtemps, Paul Valéry revint un jour à son collège de Sète pour prononcer un discours à l'occasion de la distribution des prix. Ce discours, chargé de l'émotion contenue des souvenirs et du poids de la philosophie du maître, débute par l'affirmation que voici: « ... la fonction la plus simple, la plus profonde, la plus générale de notre être, ... est de faire l'avenir » et il enchaîne quelque peu plus loin: « Que faites-vous ici, chers Camarades? Vous y faites de la préparation à une vie. Mais une préparation suppose une conjecture. Tout enseignement implique une certaine idée de l'avenir et une certaine conception des êtres qui vivront ce lendemain ».

Sous l'égide de la formulation valéryenne de la « fonction-avenir » de l'être humain, nous pouvons dire que nous tous, instituteurs à l'école élémentaire, professeurs du niveau secondaire ou professeurs d'université, nous poursuivons fondamentalement un même but: dans nos domaines spécifiques et avec des instruments qui nous sont propices nous préparons les jeunes à faire face aux exigences de la vie. N'est-ce

pas dire que, tous, nous formons les jeunes pour l'avenir et, plus exactement, pour leur avenir à eux ?

Que sera cet avenir? Deux hypothèses peuvent être émises le concernant, mais il n'est pas indifférent d'adhérer à l'une ou à l'autre des deux.

Si nous supposons en effet, que les années à venir ne seront guère différentes des années passées, il nous suffirait de rediscuter, à la lumière des découvertes scientifiques récentes réalisées dans les domaines de la psychologie et de la pédagogie, les méthodes d'éducation les mieux éprouvées par l'expérience, ensuite, nous exhorter mutuellement à leur bonne application. En d'autres termes, dans l'hypothèse d'un avenir à tout point comparable au passé, la discussion pourrait se limiter à la question des méthodes d'éducation puisque le milieu ambiant ne nous porterait aucun défi.

Si, par contre, comme l'examen de l'évolution socio-économique nous le laisse présager, l'avenir différerait notablement du passé, il nous faudrait bien élargir la discussion, en dépassant la question des méthodes, pour examiner la transformation du milieu ambiant lui-même et détecter les sollicitations nouvelles qui en résulteraient pour l'éducation. Dans cette hypo-

* Réflexions présentées aux Directeurs des étudiants des collèges classiques le 10 mai 1967, lors d'une session d'étude tenue à Montréal. L'auteur est professeur agrégé au département des Sciences économiques de l'Université de Montréal.

thèse, qui sera précisément la nôtre, il nous faudra donc : dégager en premier lieu les caractéristiques majeures de l'avenir de nos jeunes, c'est-à-dire, les caractéristiques de la société de la dernière partie du XXe siècle, établir ensuite les qualités humaines que l'homme, appelé à y vivre, devra nécessairement déployer, et énoncer enfin les principes dont l'éducateur devra s'inspirer dès maintenant et de façon continue dans la poursuite de ses objectifs.

La société future, le futur adulte, l'éducateur d'aujourd'hui. Voici donc nos trois sujets de méditation. En les proposant nous nous situons délibérément dans la réflexion prospective. Point n'est besoin d'explicitement la signification de la prospective. Nous savons tous que cet effort de spéculation nouveau est une entreprise collective de recherche, effectuée par des personnes qui connaissent les dernières tendances du progrès de la science et de la technique du fait qu'ils y sont eux-mêmes engagés. Ces personnes essayent de déduire l'influence probable du progrès sur la vie sociale et individuelle dans un avenir prévisible de 10, 15 ou 20 ans. La réflexion prospective s'étend actuellement sur des secteurs de plus en plus nombreux de la vie sociale. Elle va nécessairement de pair avec tout souci d'action et toute pratique de planification. On ne peut, en effet, bien agir ou planifier sans connaître les tendances d'évolution qui vont prévaloir dans les secteurs envisagés. Et l'éducation ne constitue pas une exception à cet égard.

Les caractéristiques principales de la société future

Nos sujets de méditation, leur angle d'approche étant ainsi donnés, nous pouvons entamer le premier point fixé, les caractéristiques majeures de l'avenir. Certes, nul ne peut prétendre à la connaissance exacte de l'avenir. S'il nous est relativement facile de nous imaginer la vie d'ici 2 ou 3 ans, que pouvons-nous en dire dans une perspective de 30 ou 35 ans ? Au fur et à mesure que nous nous éloignons du présent, l'image de la vie perd de sa précision. Les racines de nos lendemains sont cependant dans le présent et nous pouvons les saisir. Dégager ces racines, c'est-à-dire les forces qui modèlent dès maintenant la société en devenir c'est là toute notre prétention lorsque nous voulons établir les caractéristiques majeures de l'avenir.

À la lumière des réalités socio-économiques il nous apparaît qu'il y a essentiellement deux forces à l'œuvre : la première est celle de l'accélération du

progrès technique, responsable principal du bouleversement des cadres de notre vie, la deuxième est l'interdépendance croissante de nos activités et, par conséquent, le renforcement du caractère social de notre existence. L'accélération du progrès technique et l'interdépendance croissante des activités posent un problème difficile à l'homme dans la société telle qu'elle est à présent et telle qu'elle sera surtout demain : c'est le problème de la sauvegarde de son autonomie personnelle.

1. Quant à l'accélération du progrès technique, les faits qui nous entourent nous montrent bien l'évolution en cours.

Pensons à ce que, il y a huit ans, une traversée atlantique en avion exigeait 14 heures de vol, la moitié suffit aujourd'hui et la moitié de cette moitié, soit à peine plus de trois heures, suffiront d'ici cinq ou six ans. Souvenons-nous encore de ce que fut un département de facturation d'une entreprise de service public, tels le téléphone ou l'électricité, il y a 15 ans. Des centaines de personnes ne faisaient à longueur d'année que des factures. Aujourd'hui, ce travail est réalisé en quelques jours par un équipement hautement automatisé, desservi par quelque deux ou trois dizaines de personnes tout ensemble.

Il serait superflu de multiplier les exemples. Déjà ceux que nous venons de citer nous montrent que l'accélération du progrès technique est un phénomène généralisé qui se manifeste dans tous les secteurs de la vie économique. Toutefois, la question que nous devons encore nous poser est de savoir à quoi faut-il attribuer cette accélération. Le rythme des inventions et des innovations — les innovations étant entendues ici comme l'adaptation des inventions à la production — ce rythme fut beaucoup plus lent au XIXe et au début du XXe siècle qu'aujourd'hui. Le progrès à cette époque fut épisodique parce que basé sur des initiatives individuelles dispersées. De nos jours des moyens sans cesse plus importants sont systématiquement mis à la disposition de grandes équipes de chercheurs. On établit des stratégies de recherche qui fixent les résultats à atteindre et qui fixent aussi leur calendrier. Dans les pays économiquement développés, la recherche est devenue une activité systématique, programmée, absorbant des parts croissantes des ressources humaines et financières disponibles. La probabilité d'accomplir des progrès significatifs augmente évidemment d'une façon proportionnelle à l'effort consenti, au moins en est-il ainsi dans les domaines où les connaissances sont additives.

2. Passons à la seconde caractéristique de la société future, l'interdépendance croissante des activités humaines. La continuité du progrès technique et l'élargissement de l'éventail des connaissances dont nous venons de parler conduisent nécessairement à la spécialisation des activités. Cette spécialisation caractérise aussi bien les activités de recherche que toutes les activités d'application et d'exécution. Nous évoluons sur des parcelles de plus en plus limitées du savoir ou du savoir-faire et notre efficacité est, paradoxalement, fonction de cette limitation. Le paradoxe n'est toutefois qu'apparent. Les champs de responsabilités se réduisent puisque chacune présuppose des connaissances de plus en plus grandes. Il en résulte une dépendance accrue à l'égard des autres dont les champs de responsabilité sont complémentaires au nôtre comme les nôtres sont complémentaires aux leurs. Nous ne pouvons pratiquement plus rien faire seuls. En tout cas peu de fonctions échapperont désormais à ce conditionnement. Pour ne prendre qu'un seul exemple afin d'éclairer notre raisonnement, citons une envolée spatiale qui mobilise jusqu'à 30,000 personnes qui toutes sont indispensables au succès de l'expérience et ce chiffre ne comprend pas les dizaines de milliers de personnes nécessaires à la mise au point des vaisseaux cosmiques. En fait et sur une échelle plus réduite, toutes les activités ont des exigences semblables.

L'interdépendance est une conséquence de la spécialisation qui, elle-même, est conséquence du progrès. Avec l'accélération du progrès la spécialisation ne peut que se renforcer et l'interdépendance se resserrer davantage. Ces forces qui sont déjà contraignantes à présent le seront encore plus dans l'avenir. Elles s'imposeront comme étant les traits dominants des sociétés développées qui toutes sont mues par la même volonté de croissance économique.

3. Vivant dans l'accélération du progrès technique et dans l'accroissement de l'interdépendance, l'autonomie de la personne humaine ne sera pas facile à situer et à maintenir. C'est le dilemme fondamental auquel nous nous sommes référés tout à l'heure.

Les exigences de la vie communautaire développeront un cadre contraignant que chaque personne devra pouvoir admettre et faire sien faute de quoi elle se rangera parmi les maladaptés. Elle devra donc combattre sa tendance à tout individualisme excessif qui constituerait un obstacle à son intégration sociale. La vie urbaine, les règles syndicales de l'exercice des professions, les lois de la discipline collective, édictées par les pouvoirs publics, ne pourront être considérées

comme des contraintes intolérables. Par contre, l'uniformisation des personnalités, devra être également évitée. Elle appauvrirait singulièrement l'individu et, en étouffant son originalité, elle supprimerait son esprit inventif qui est précisément tellement recherché dans les sociétés axées sur le progrès. De plus, une culture de masse, négligeant le développement de la culture personnelle, serait propice à la création d'attitudes intransigeantes qui érigeraient le comportement moyen en règle absolue et jugeraient tout comportement particulier comme étant normal ou anormal par rapport à cette seule règle absolue. Le résultat ne pourrait en être qu'une influence stérilisatrice sur ceux qui auraient encore quelques velléités d'originalité. Trop d'autonomie personnelle ou trop peu d'autonomie personnelle constitueront, dans la société future, des facteurs d'inefficacité au même titre. L'équilibre ne sera pas facile à trouver.

L'énoncé des trois caractéristiques principales du monde en devenir est certes trop bref pour que nous puissions prétendre avoir épuisé le sujet. Il est néanmoins suffisant pour nous permettre de réfléchir en commun sur les qualités à développer chez l'homme de demain afin qu'il soit apte à remplir pleinement le rôle que la société exigera de lui et pour qu'il puisse trouver dans cette société de demain des possibilités d'épanouissement personnel.

Les qualités de l'homme qui devra pouvoir s'intégrer dans la société future

Tout changement, aussi imperceptible soit-il à court terme, exige progressivement une adaptation. Dans notre perspective de progrès scientifique et technique accéléré, les besoins d'adaptation apparaissent soudainement et avec acuité. Nous voyons bien avec quelle rapidité certaines occupations vieillissent et avec quelle rapidité d'autres deviennent superflues. Dans ces conditions, il ne suffit plus de réaliser une certaine adaptation de génération en génération, il faut envisager l'adaptation des mêmes personnes au cours de leur vie active. Les changements rapides créent donc une succession de situations instables. La société en général et la personne en particulier supportent mal cette instabilité. Seules les personnes qui possèdent un sentiment de sécurité, un sentiment de solidarité et un sens critique peuvent envisager avec sérénité les adaptations à venir. Les autres ont peur des changements.

1. Venons à ceux qui regardent les changements avec cette sérénité que nous aimerions voir partagée par tous. Leur sérénité provient avant tout de leur sentiment de sécurité. Le sentiment de sécurité est fonction de formation beaucoup plus que de données caractérielles personnelles. Il signifie la confiance de la personne dans ses propres capacités, lesquelles lui permettront de réaliser l'effort nécessaire pour se hisser au niveau des exigences transformées ou nouvelles de sa fonction. Pour acquérir ce sentiment de sécurité il faut avoir reçu une formation technicienne. Une société hautement technicienne et interdépendante requiert des compétences également techniciennes. Il reste à déterminer ce que représente plus exactement cette formation.

Elle doit insister avant tout sur les capacités d'analyse et les développer autant que faire se peut. C'est en effet, dans l'analyse que la majorité des jeunes devra exceller. C'est par l'analyse que le jeune s'habitue à voir et à comprendre l'interrelation des éléments constitutifs des différents systèmes qu'il étudie; qu'il s'agisse de l'accord des temps dans la phrase, de l'expression d'une relation quantitative dans une fonction de premier degré, des facteurs décisifs d'une suite d'événements de son histoire nationale, des composantes de la formation des nuages, des éléments d'un récepteur de télévision ou des éléments constitutifs de tout autre ensemble. L'analyse conduira aussi le jeune à des méthodes de travail rigoureuses dont il aura grand besoin plus tard quel que soit son champ d'activité. Par la pénétration des problèmes et l'acquisition des méthodes, la formation analytique devrait aussi pouvoir contribuer à la formation du caractère du jeune en lui montrant notamment que le chemin de la vraie connaissance est ardu et que son parcours exige beaucoup d'efforts et beaucoup de patience. Enfin, l'analyse devrait lui inculquer un vocabulaire précis qui facilitera son expression verbale et écrite. Si l'analyse bien comprise a toujours dû contenir ce que nous venons de préciser, il faut y ajouter, pour l'avenir, qu'elle devra aussi familiariser l'étudiant, avec des techniques qui le conduiront vers les machines. (Machines à calculer, équipements de laboratoire, etc.) Et là viendra le moment de la vérité. Ce sera le moment où l'on verra si la formation analytique avait été bien conduite. Les machines, au premier stade de leur utilisation au moins, ne remplacent aucun raisonnement. Elles nous aident simplement à accomplir des travaux répétitifs, elles exigent donc qu'au départ les problèmes soient bien posés. Et l'on verra alors si l'élève est capable de les bien poser.

Qu'il me soit permis ici de faire une profession de foi personnelle. Il m'a toujours semblé que c'est moins le programme d'études en soi qui importe que la manière dont les connaissances sont acquises. La société d'aujourd'hui et plus encore la société future n'a et n'aura que faire des têtes bien pleines. Ce qui compte, ce sont les têtes bien faites qui seront aptes à fonctionner par elles-mêmes, qui chercheront davantage à comprendre, à raisonner qu'à réciter. Le prix Nobel Sir Bertrand Russell, dont il ne faut point partager la philosophie de vie pour reconnaître l'extraordinaire puissance de l'esprit et la grande lucidité, nous décrit l'intellect de sa grand'mère dans le premier tome de ses mémoires qui vient de paraître. Cette description lucide n'est guère malveillante. Il a beaucoup aimé sa grand'mère qui l'avait éduqué après la mort prématurée de ses parents. « She was cultivated according to the standards of her time; she could speak French, German and Italian faultlessly, without the slightest trace of accent. She knew Shakespeare, Milton, and the eighteenth-century poets intimately. She could repeat the signs of the Zodiac and the names of the Nine Muses. She had a minute knowledge of English history according to the Whig traditions. French, German, and Italian classics were familiar to her. Of politics since 1830 she had a close personal knowledge. But everything that involved reasoning had been totally omitted from her education, and was absent from her mental life. She never could understand how locks of rivers worked, although I heard any number of people try to explain it to her ».

Ce type de formation qui consiste à ne développer que les facultés de la mémoire en négligeant celles du raisonnement est définitivement révolu. Il s'agit bien d'une image du passé.

En ce qui concerne les programmes d'études eux-mêmes, ils ne sont évidemment pas tout à fait indifférents. Ils pourraient être d'autant plus généraux que les étudiants se destinent à aller plus loin. Le bagage des connaissances spécifiques peut être relativement limité chez quelqu'un qui désire continuer ses études, par contre, ce même bagage doit être bien développé chez ceux qui ont l'intention d'arrêter leurs études à la fin des années collégiales. Alors que les premiers auront l'occasion d'approfondir leurs connaissances spécifiques au cours de leurs études ultérieures, les seconds doivent sortir du système d'enseignement nantis de connaissances spécifiques suffisantes pour affronter les exigences de plus en plus grandes du marché du travail. Mais dans aucun des deux cas l'objectif n'est celui de couvrir le maximum de matière possible;

c'est la qualité des connaissances qui doit l'emporter sur la quantité, la qualité étant seule à assurer à la personne des possibilités de développement et d'adaptation ultérieure.

Soulignons en dernier lieu que la formation technicisée ainsi comprise doit mettre l'accent sur le travail personnel et régulier. Les seuls concours et examens de fin de période — qu'il s'agisse de trimestre, semestre ou année, semblent peu propices à promouvoir cette qualité de travail personnel régulier. Ils pourraient être remplacés avec profit par des contrôles de connaissance fréquents, chaque contrôle comportant une note et la moyenne des notes fournissant à la fin de l'année la note finale dans chacune des matières. Ces contrôles de connaissance seraient oraux et écrits. Le contrôle oral aurait lieu durant la première phase de chaque cours, les étudiants seraient interrogés au hasard. Le contrôle oral serait complété par un certain nombre de travaux écrits, effectués également à l'école à intervalles plus ou moins réguliers. C'est ainsi que l'on pourrait habituer les jeunes à fournir un effort systématique. L'esprit et la méthode du travail personnel et systématique ne s'acquièrent évidemment que par un long apprentissage qui doit commencer très tôt et se poursuivre pendant toute la durée des études. Ce que nous suggérons, en fait, c'est que la psychose d'examens disparaisse et qu'elle soit remplacée par un système d'examens permanents dont chacun est sérieux mais dont aucun n'est tragique, puisque c'est la moyenne de toutes les notes obtenues au cours de l'année dans une matière qui constituerait la note décisive.

La formation technicisée ne suffit cependant pas en soi pour rendre aptes les jeunes à faire face aux exigences de l'avenir. Il faut aussi qu'ils aient reçu une formation générale. La culture générale est de nos jours une qualité décriée de toutes parts. Or, lorsque l'on cherche une personne pour un poste important, on demande le plus souvent que cette personne ait une solide culture générale. Cela signifie qu'il y a confusion quant à la signification précise de l'expression. Ceux qui décrivent la culture générale condamnent l'encyclopédisme que l'image citée de Sir Bertrand Russel a bien identifié. Ceux qui la considèrent indispensable en ont une acception bien différente: ils y voient une aptitude à comprendre les hommes, la société, l'avenir individuel et collectif, en d'autres termes, ils y voient des qualités qui garantissent avant tout le jugement.

Au-delà de la formation analytique et technicisée, tout programme terminal devrait donc apporter des

éléments de synthèse. Tout programme terminal devrait montrer aux jeunes les démarches principales par lesquelles l'homme moderne s'exprime. Ces démarches s'inscrivent dans un large éventail de matières. Elles se retrouvent non seulement dans les sciences exactes mais aussi en philosophie, en histoire, dans les sciences sociales et dans les arts, les arts n'étant d'ailleurs pas uniquement la littérature. Il s'agirait d'assurer une présentation telle des dites matières que l'étudiant soit en mesure de comprendre la nature de chacun de ces modes de connaissance et d'en apprécier la portée.

À quel niveau faudrait-il assurer ce type de formation? Il me semble que l'on ne peut s'y consacrer efficacement qu'au niveau secondaire et collégial. Les études universitaires ont une orientation spécialisée. Elles l'ont de plus en plus au fur et à mesure que les connaissances se multiplient dans les domaines particuliers. Et l'essor extraordinaire des disciplines scientifiques hautement spécialisées nous empêche de changer la tendance déjà en cours. L'Université, pour qu'elle accomplisse convenablement sa mission, est obligée de se départir de la fonction de formation générale. Elle espère recevoir des esprits formés à qui elle veut assurer une spécialisation dans une nouvelle discipline. Ceci veut dire que l'enseignement au niveau secondaire et collégial se voit investi de lourdes responsabilités. C'est cet enseignement qui doit conduire les jeunes au seuil de l'indépendance de l'esprit car, une fois sur le marché du travail ou à l'Université, les jeunes devront compter sur leurs propres ressources internes pour le développement ultérieur de leur personnalité.

Réaliser de tels objectifs d'éducation exige évidemment, au niveau secondaire et collégial, un corps professoral de grande qualité, capable à la fois de conduire les jeunes esprits à l'analyse technicisée et de dégager pour eux des perspectives de culture générale, telle que nous venons de les définir.

2. Mais, ce n'est pas encore suffisant pour préparer les jeunes à leurs tâches futures. Il leur faudra également acquérir un sentiment de solidarité envers les autres et donc envers la société. Tous en auront besoin et un besoin croissant car, comme nous l'avons vu, le progrès technique imposera une interdépendance de plus en plus serrée aux individus. Dans son travail, chacun dépendra d'un nombre croissant de collaborateurs. Le seul travail qui semble rester relativement indépendant est la création artistique au sens restreint du terme. Alors que ce sont des équipes qui constitueront les formes courantes de l'activité humaine, dans

le domaine de la création artistique l'équipe ne vaudra que pour les arts d'exécution.

Pour que les jeunes s'intègrent dans ce contexte d'interdépendance il faudra que grâce à l'éducation, ils puissent acquérir une conception élevée du travail lui-même et de la finalité de tous les travaux. C'est l'éducation qui devra faire revivre, sous des formes continuellement renouvelées, une très ancienne conception du travail, celle du service à rendre à la communauté à titre d'obligation morale. En empruntant la formulation de Jacques Leclercq, dans son volume « La révolution de l'homme du XXe siècle », paru en 1964, nous pouvons dire: « Tous ont donc besoin de tous; chacun ne peut réaliser sa perfection, c'est-à-dire, avoir une activité ordonnée et efficace que si les autres lui prêtent un concours ordonné aussi; et si chacun a besoin du concours des autres, il leur doit le sien. On a vis-à-vis des autres le devoir de leur être utile, exactement de même qu'ils ont ce devoir à notre égard ».

Ce n'est qu'avec une telle conception que les jeunes réussiront à accepter l'ensemble de la société qui les entourera et dont ils ressentiront les contraintes plus que nous ne les ressentons aujourd'hui. La société, dans l'évolution de son organisation, s'achemine graduellement vers un type d'organisation fonctionnel et articulé, l'individu ayant un rôle spécifique à y jouer, et la société s'exprimant sur l'utilité relative et la rémunération des divers rôles. Lorsque nous entendons parler de nos jours de la politique des revenus, il s'agit en fait d'un premier pas fait dans cette direction.

Le besoin que nous aurons les uns des autres et l'intégration dans une société finement articulée représentent une certaine perte de l'autonomie personnelle. Pouvoir l'accepter suppose un sentiment de solidarité développé. Et qui dit sentiment de solidarité dit aussi sens de responsabilité. Les deux se forment progressivement dans la famille et à l'école. Ne considérons que l'école, comme nous l'avons fait à travers toutes nos réflexions, c'est elle qui nous intéresse ici. Peut-on envisager à l'école des moyens qui soient efficaces dans la promotion du sentiment de solidarité? Sans nul doute. C'est d'ailleurs depuis longtemps que l'on utilise de tels moyens même s'ils n'ont pas toujours été tout à fait efficaces.

Il me semble que trois voies pourraient être empruntées simultanément pour atteindre le but visé. Dès leur jeune âge à l'école, les élèves devraient être habitués à travailler pendant une partie de leur temps

en groupes pour expérimenter la coopération et pour entrevoir progressivement les avantages d'une certaine spécialisation des tâches; pour une partie seulement de leur temps car, le reste, l'essentiel, sera consacré au travail personnel. L'école doit être également le cadre d'activités générales auxquelles les étudiants sont invités à participer ou, mieux encore, que les étudiants se chargent d'organiser eux-mêmes. Plus les activités sont diversifiées — toutes proportions gardées — plus il y a de chances que la majorité des jeunes puisse exceller dans un domaine ou dans un autre, suivant les inclinaisons naturelles de chacun. La troisième voie consisterait à limiter certains aspects de la compétition interpersonnelle, telle qu'elle est organisée à l'heure actuelle. Il n'est point indispensable que des pourcentages précis, assortis de dixièmes de points fixent un rang inexorable pour chacun dans chacune des matières comme dans l'ensemble des matières. En fixant un rang aussi exact, on fixe un rang unique. Il n'y a jamais qu'un seul premier de classe et un seul dernier, un seul huitième et un seul quinzième. Est-ce vraiment nécessaire pour stimuler la volonté? Ne serait-il pas plus simple de réduire nos pourcentages pléthoriques à quatre ou cinq grades, plus faciles à manier et admettant des *ex-æquo*. Personnellement, je serais en faveur d'un tel système de nomination même à l'Université. Ce système impliquerait que les étudiants échouent, passent ou passent avec, disons, trois mentions possibles. En me basant sur l'expérience de plusieurs années d'enseignement, j'ose dire que la différence intrinsèque entre un étudiant dont la moyenne des notes est de 74% et un autre à 77.5% est minime. Le hasard y joue un rôle non négligeable.

3. Au-delà des capacités d'analyse et du sentiment de solidarité, l'homme de l'avenir doit être nanti d'un sens critique. C'est la troisième qualité qui doit être développée par l'éducation. Le sens critique devra s'exercer dans deux directions: les jeunes doivent apprendre à l'exercer envers eux-mêmes et envers les sources de renseignements qu'ils seront amenés à utiliser après avoir quitté les bancs de l'école. (J'omets ici volontairement une troisième direction possible, celle du sens critique à l'égard des autres. Il semble ne point faire défaut).

Quant à l'auto-critique, son grand apport est une meilleure connaissance de soi-même de ses propres qualités et défauts. Elle renforce le goût du progrès personnel qui conditionne non seulement les résultats dans les études mais aussi l'avenir des jeunes. Toutefois, l'inoculation de ce sens critique exige beaucoup

de discernement de la part des éducateurs. Nous savons tous qu'il y a des jeunes qui souffrent d'un sentiment d'insécurité. Auprès d'eux, l'insistance systématique sur l'auto-critique serait néfaste. Cette insistance risquerait de paralyser leurs personnalités. Il y a dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres des degrés à respecter. Pour y réussir l'éducateur doit être lui-même équilibré et ne pas manquer d'expérience.

Le sens critique à l'égard des sources de renseignement est un complément de la formation générale. Le sens critique est l'exercice du jugement, la formation générale donnant à l'individu les critères de jugement. Il nous faut reconnaître que nous risquons déjà nous-mêmes d'être submergés par les informations et influences qui nous proviennent de sources diverses. Compte tenu du développement ininterrompu des moyens de communication de masse, les jeunes le seront encore davantage. À défaut de sens critique, ce flot d'informations et d'influences peut aisément conditionner et dominer la personne et par conséquent la maintenir dans un état de dépendance. Et ce n'est à l'avantage ni de la personne ni de la société.

Développer le sens critique envers nos sources de renseignement n'est pas tâche facile. L'unique méthode qui s'offre à l'esprit consisterait en la discussion intensive de certaines informations qui apprendraient graduellement aux jeunes à lire, à regarder des programmes, à choisir. Ces discussions exigent également des professeurs bien formés et bien renseignés, capables d'analyser les contenus de façon lucide et objective. Les argumentations devront être précises et fondées. Le professeur devra s'abstenir de moralisation générale dont la portée est d'autant plus réduite qu'elle épouse mal l'objet de la discussion.

Les qualités de l'éducateur

Nos propositions successives établissant les qualités fondamentales dont l'homme futur devra disposer nous montrent que l'aboutissement de l'éducation est intimement lié aux qualités de l'éducateur. Cette vérité, acceptée par tout le monde, n'est point nouvelle. Sa pérennité ne nous dispense cependant pas de la réexaminer à la lumière des transformations socio-économiques que nous avons esquissées. Je suis tentée de résumer les exigences que le monde nouveau pose à l'égard de l'éducateur en affirmant que l'éducateur doit jouir d'une autorité certaine auprès des jeunes. Qu'est-ce que l'autorité pour nos jeunes ? Des muta-

tions profondes se produisent actuellement dans les fondements de l'autorité. Alors que pendant longtemps l'autorité fut en partie externe, basée sur la position, la position commandant le respect, il n'en est plus ainsi à présent et il en sera encore moins dans l'avenir. Les cadres de la vie ont changé. Les moyens de communication de masse apportent un flot d'informations ininterrompu aux jeunes, agissant en démystificateur puissant auprès d'eux. Lettres, paroles et images leur montrent trop souvent, hélas, que telle ou telle autorité de position n'avait aucun contenu, était vide de sens. Il n'est donc pas étonnant qu'ils s'interrogent au sujet de tous et de chacun ni qu'ils transposent cette interrogation à l'égard de leurs maîtres.

En voulant affermir son autorité l'éducateur ne peut donc plus se reposer sur sa position, il doit affermir les fondations de sa position.

La formation devenant de plus en plus analytique et technicisée, la première qualité de l'éducateur sera sa compétence dans le domaine qui lui est dévolu. Rien de tel qu'un groupe de jeunes pour déceler, intuitivement, l'insécurité du maître et cette insécurité une fois saisie, la confiance s'ébranle rapidement. La rétablir est difficile sinon impossible. Des qualifications élevées, une connaissance intégrée constituent donc le premier gage d'autorité. Sans compétence, voire, sans excellence dans les matières enseignées, le professeur ne commandera pas le respect.

La seconde qualité de l'éducateur, aussi indispensable que la première, sera sa valeur d'ordre éthique. Son comportement est observé. Les jeunes se forment une image d'ensemble de ses attitudes et si l'éducateur ne parvient pas à faire preuve d'une éthique constante, son autorité ne durera pas. Les jeunes cultivent l'absolu. Ils aiment la vérité ils aiment la justice. Ils décèlent promptement le faux, le contradictoire, l'injuste et ils se détournent de la personne qui leur a donné l'impression du faux, du contradictoire, de l'injuste. Les jeunes cherchent des modèles et le modèle est parfait par définition. Si la personnalité du professeur n'approche sur aucun point cette perfection il ne s'érigera jamais en modèle car les jeunes ne voudront pas calquer leur comportement sur le sien.

Finalement, pour avoir de l'influence sur les jeunes, l'éducateur doit également porter un intérêt à tout ce qui peut les préoccuper. Cet intérêt doit être sincère et continu. Les manifestations sporadiques d'intérêt feint sont parfaitement inefficaces et n'abondent pas dans le sens du raffermissement de l'autorité. On ne trompe pas impunément les jeunes.

C'est dans la mesure où l'éducateur parvient à réunir en son chef ces trois qualités qu'il sera efficace dans son œuvre et qu'il s'érigera en exemple auprès des jeunes. C'est de cela qu'ils ont le plus grand besoin aussi longtemps que leur caractère n'est pas entièrement formé. Servir d'exemple c'est ce qui a toujours été et restera la fonction première de l'éducateur. Disons encore que le bon éducateur n'est pas nécessairement l'éducateur le plus populaire à un moment donné auprès des jeunes mais bien celui dont on se souvient avec émotion et respect quelque 10, 20 ou 30 ans après l'avoir connu. Je souhaite à nos éducateurs que des Valéry, sortis de leurs institutions reviennent leur dire leur attachement, comme le fit le maître au collège de Sète en terminant son discours

d'occasion comme suit: « ... les circonstances m'ayant fixé loin de Sète depuis nombre d'années, j'ai observé souvent que ma pensée ne pouvait s'approfondir quelque peu, que je retrouve au fond de moi quelque impression d'origine toute sétoise. Croyez bien ... que toute pensée a son port d'attache, et que si vieil académicien qu'on soit, il suffit de réfléchir pour retrouver quelque heure primitive et décisive de la formation de sa pensée... Je dis que si, d'événements en événements, et d'idées en idées je remonte le long de la chaîne de ma vie, je la retrouve attachée par son premier chaînon à quelqu'un de ces anneaux de fer qui sont scellés dans la pierre de nos quais. L'autre bout est dans mon cœur » •